



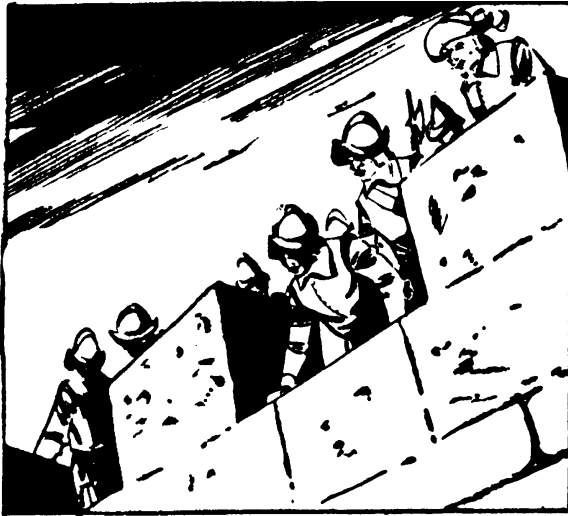
202. Les deux moines entrent dans un espace complètement découvert. Au loin, ils voient les premières tentes du camp français. Les sentinelles font des allers-retours sur les remparts et quelques soldats regardent dans le lointain. Les deux moines continuent. Le plus vieux est plus courbé que jamais. Ils s'approchent du château et n'ont besoin que de dépasser le second petit bois pour l'atteindre.

Les moines continuent à avancer d'un air tranquille comme des gens parfaitement assurés qu'ils n'ont rien à craindre. Ils arrivent maintenant dans le champ de vision des sentinelles. Les sentinelles s'arrêtent dans leur marche monotone et les regardent avec cette curiosité instinctive qui pousse à chercher une distraction dans le moindre incident futile.

Soudain, cette curiosité aiguisée fait place à la surprise.

Une vingtaine de soldats portant l'uniforme de l'armée française bondissent hors du bois et attaquent les deux paisibles voyageurs. Les deux moines essayent de s'enfuir, mais le vieux est trahi par ses forces et le plus jeune ne veut pas abandonner son compagnon. Les soldats entourent les deux religieux et une lutte inégale s'ensuit. Cependant, elle ne pouvait pas durer bien longtemps.

Le vieil homme est renversé, frappé et battu jusqu'à ce qu'il soit laissé pour mort sur place. Le jeune homme se défend désespérément mais il est écrasé par le nombre, il est facilement maîtrisé. Ses mains sont attachées derrière le dos. Il refuse cependant de marcher. Alors les hommes le soulèvent et l'emportent dans le sous-bois.



203. Cet assaut sauvage contre deux moines innocents qui ne pouvaient se défendre, fait parler les nombreux soldats qui l'ont observé depuis les remparts. Il y a de la stupéfaction devant un vol aussi honteux, commis en plein jour juste devant les murs de la ville.

"Que peuvent-ils faire du jeune moine et pourquoi l'emmener ainsi, pieds et poings liés ?" Demande l'un des hommes.

"A quel corps de l'armée appartientent ces détraousseurs ?", Demande une autre.

"J'ai cru reconnaître l'uniforme du régiment de Conti".

"Ah ! Le régiment de Conti ! Les plus grands pillards de l'armée !"

"Ce n'est pas bon de voir une telle agression aujourd'hui. Le cardinal ne leur pardonnera pas d'avoir attaqué des moines innocents. "

"Je ne comprends pas comment vingt hommes ont pu entrer dans le bois alors que nous n'avons même pas vu un chat y rentrer de toute la journée."

"Bah ! Ils sont venus par le grand bois qui se trouve derrière et ils se sont glissés d'un arbre à l'autre. Ce n'est pas bien difficile à comprendre ".

A ce moment, un nouveau personnage apparaît sur les remparts. C'est une vieille femme, petite et grosse, avec un visage bourgeonnant et un nez rouge et bulbeux qui témoigne de son culte fervent pour la dive bouteille. Tout le monde la connaît sous le nom de la "mère Fint" et depuis un temps immémorial, elle est portière et cantinière du château de Bletterans. Étant absolument neutre, elle sert à boire aussi bien aux Français et aux Suédois qu'aux Franc-comtois. Elle a aussi un logement de 2 pièces dans le mur du rempart, qui se compose d'un cabaret et d'une chambre à coucher. "Eh bien, demande-t-elle aux soldats, que se passe-t-il ici ?"



204. L'un des soldats répond aux questions de la vieille femme. Il tend la main vers l'endroit où le vieux moine est resté à terre, inanimé : "Regardez !", dit-il. "Il y a un pauvre moine qui a été dévalisé par des pillards."

"Un moine ! Est-ce bien possible ? Un moine ! Ah, les mécréants, les damnés !" S'écrie la vieille femme.

La mère Fint fixe le religieux au loin. Elle regarde pendant un moment, le corps inanimé sur le chemin, en faisant comme une sorte de longue-vue avec ses mains,

Au bout de quelques minutes, elle s'exclame : "Mais, il n'est pas mort ! Regardez, il a bougé !"

L'attention des soldats qui s'était un peu dissipée, se concentre à nouveau sur le moine. "Par ma foi, c'est vrai ! Il remue !" En effet, le moine essaie d'agiter un de ses bras.

Puis il se soulève à demi et porte les mains à son front. Il jette un regard plein de détresse autour de lui.

"Par ici, mon bon père," crie la vieille femme.

Mais le moine est trop éloigné pour l'entendre. Pourtant, il semble avoir entendu un bruit car il étend un bras en direction du château comme s'il suppliait pour avoir de l'aide. Puis il retombe et reste inanimé comme avant.

"Il nous a fait un signe. Nous devons le secourir !", reprend la vieille femme.

"Le secourir ?" Répète un soldat. "Et comment sortir du château ?"

"Je vais demander la permission au gouverneur."

À ce moment, les conversations ont été réduites au silence et, respectueusement, les soldats se sont écartés. Le gouverneur se rend à l'endroit où se trouve la vieille femme. "Que signifie ce bruit?" Demande-t-il d'un ton rude. En quelques mots, la vieille femme lui raconte ce qui s'est passé. L'homme regarde le corps étendu sur le chemin.

"Messire, supplie la vieille femme, nous devons l'aider, n'est-ce pas?"



205. "Messire, ordonnez d'abaisser le pont-levis et d'aller chercher ce saint homme", supplie la vieille femme. Mais le gouverneur ne veut pas céder. "Impossible !", répond-il. "Son Éminence, Monseigneur le cardinal, a ordonné de ne plus abaisser le pont-levis après cinq heures, en toutes circonstances".

A ce moment, venant de la direction du moine, on entend un vague cri.

La vieille femme est désespérée.

Le gouverneur semble également ému, mais il n'ose pas ignorer l'ordre du cardinal. Il se retire, ému, après avoir répété : "Oui certes, c'est triste, très triste mais je ne peux rien y faire !".

"J'ai une idée !" S'écrie soudain la vieille femme.

Le gouverneur s'arrêta. "Je connais un moyen, Messire, par lequel nous pouvons venir en aide à ce malheureux et pour lequel vous donnerez certainement votre permission."

"Que voulez-vous ?"

"Vous savez que j'ai un mulet et quand je vais chercher mes provisions à Lons, j'accroche deux grands paniers sur son dos".

"Oui mais après ?"

"Qui donc empêche d'attacher une longue corde à l'un de ces paniers et de le descendre dans le fossé ? Quand le bon moine sera installé dans le panier, nous pourrons le remonter sans avoir à ouvrir le pont-levis.

"Je ne dis pas non", dit le gouverneur.

"Alors vous me permettez ?"

"Je ne dis pas oui non plus. Parce que, qui me dit que ce n'est pas un moine de l'Abbaye de Saint-Claude, par exemple ? Un ami du capitaine Lacuzon ?"

"Un Cuanais ! S'écria la mère Fint, mais que nenni Messire, c'est un ami des Français au contraire ! C'est un moine de l'Abbaye de Cuzeau, vous pouvez le voir à son habit, de toute façon ?"

"Je dois avouer, répondit le gouverneur en souriant, que je m'y connais mieux en uniformes militaires qu'en frocs de moines."

"Alors Messire, vous me donnez la permission ?"

"Oui, mais à une condition".

"Laquelle ?" Le moine ne pourra pas sortir de votre logement, il n'est pas autorisé à se montrer dans la citadelle et il devra repartir demain matin. "

"Tout cela sera fait ainsi, Messire, soyez tranquille et faites-moi confiance !"



Le moine est-il sauvé ?

206. Dès que le gouverneur a disparu, la mère Fint appelle son fils : "Nicolas ! Hé ! Nicolas !" Au bout de quelques secondes le grand Nicolas, un garçon d'une trentaine d'années, arrive. Un peu simplet, son visage ne respire pas l'intelligence. En ce moment. Il exerce toutes sortes de petits emplois dans le château. Il a la fonction de porte-clefs et aide sa mère dans le service de la cantine. Son emploi en tant que porte-clefs, l'avait fait connaître et apprécier de tous; en effet les garnisons au château, changeaient continuellement et il était bien le seul à pouvoir dire au premier coup d'œil et avec certitude, quelle clef allait dans telle serrure. En quelques mots, sa mère lui dit ce qu'elle attend de lui, lui promettant qu'après exécution de la tâche demandée, il aura droit à un bon verre d'eau-de-vie. Surexcité par cette promesse, Nicolas se met au travail avec la plus grande énergie et il reparaît moins de 5 minutes plus tard avec tous les objets demandés.

Les soldats se mettent à l'œuvre sur le panier, tandis que la mère Fint leur donne des instructions. Ils attachent une petite corde à chacun des angles du panier. Les 4 cordes sont réunies et fixées à l'extrémité d'un solide câble. Puis ils font descendre le panier au bas du rempart.

Le moine s'est entre temps rapproché. Il est maintenant au pied du fossé du château, mais l'effort a apparemment été trop éprouvant pour lui. Il reste immobile près du panier.

Les soldats et surtout la mère Fint crient et après quelques minutes le moine lève les yeux. La vieille femme lui explique qu'il doit monter dans le panier. Avec un effort surhumain, le moine parvient finalement à se hisser dans le panier en poussant de grands gémissements.

"Que Dieu soit loué !" S'écrie la mère Fint. "Le saint homme est sauvé ! Allons, vous autres, hissez-moi soigneusement ce panier et sans secousses !"



207. Quelques secondes plus tard, le panier avec le moine dedans, parviennent au sommet du rempart. Toute l'attention se concentre sur l'homme épuisé dans le panier. Il gémit et supplie ses sauveteurs de ne pas le toucher, disant que tous ses membres sont rompus.

"Soyez calme, saint homme," dit la mère Fint, "Je prendrai soin de vous et deux hommes vous emmèneront dans ma chambre. Vous n'avez rien à craindre."

Quelques minutes plus tard, le moine est allongé sur le lit de la vieille femme. Par une fenêtre garnie de barreaux de fer, la lumière du soleil tombe sur le visage du vieil homme.

Un faible bruit provenant de l'extérieur se fait entendre dans la chambre. En effet, le logement de la mère Fint n'est pas loin du pont-levis.

Mais revenons à l'appartement du cardinal Richelieu. Il s'est retiré en ordonnant que personne ne le dérange. Il veut être seul pour réfléchir longuement. Il médite sur la conversation qu'il a eue avec ce prêtre-soldat qui a réussi à dresser comme un mur devant lui et qui, par son attitude, a fait une forte impression sur le cardinal. Il est environ dix heures du soir. Soudain, Richelieu se lève. Il prend une lampe allumée et entre dans le couloir qui mène à la chapelle.



208. Un soldat français en faction, va et vient devant la porte de la chapelle.

"Vous pouvez vous retirer", dit le cardinal. Le garde obéit et le cardinal ouvre la porte. Marquis priaît depuis longtemps. Maintenant, il est perdu dans ses pensées et fixe le crucifix sur le mur. Le cardinal s'approche doucement. Il touche l'épaule du curé Marquis qui se retourne. Son visage n'est ni inquiet ni surpris cependant il s'incline un instant devant le cardinal. Ce salut est un hommage rendu à la pourpre romaine dont le cardinal est revêtu et non au ministre lui-même.

" Prêtre, à quoi donc pensez-vous ainsi ?", demande le cardinal.  
 - "Je pense, Monseigneur, répond calmement Marquis, que jusqu'à ce jour je vous ai maudit pour tout le mal que vous avez fait à la province. Maintenant, cependant, toute la haine a disparu de mon âme et je vous pardonne du fond du cœur."  
 "Pourquoi ce changement soudain ?"

Et la main de Marquis désigne sur le mur, le Christ sur la croix.

"Je lui ai demandé la force de suivre son exemple: je pardonne à mes bourreaux."

"Les bourreaux ne viendront pas", répliqua lentement le cardinal.  
 "Que voulez-vous dire ?"

"Je vous admire et je ne veux pas que vous mouriez. Vous vivrez."  
 - "Moi, monseigneur ?" S'écria le prêtre.

"J'espère, ajouta Richelieu en souriant, que vous ne me refuserez pas cette offre."

"Quel prix dois-je payer pour le rachat de ma vie ?

"Et qui vous parle d'un prix ? Je ne vous vends pas la vie, curé Marquis, je vous la donne."

- "Je vous entends, Monseigneur, mais vous dites des choses si merveilleuses que j'ai peine à vous croire." "Ah ! s'écria le cardinal, vous ne pouvez pas croire à l'indulgence de Richelieu !"



Que se passe-t-il dans le château ?

209. "Monseigneur, répondit Marquis après un court silence, l'histoire racontera plus tard que Richelieu fut un grand ministre, mais elle n'ajoutera pas qu'il fut un ministre clément." "Eh bien, en ce qui vous concerne du moins, l'histoire aura tort ! Quoi qu'il en soit : je vous donne la liberté sans conditions. J'ai besoin d'un ennemi comme vous. La victoire sur la Franche-Comté sera d'autant plus glorieuse, et quoi que vous en ayez dit, la province que vous défendez avec tant d'ardeur, appartiendra bientôt aux Français." "Jamais !", dit Marquis énergiquement. "Jamais ?" Répéta Richelieu. "Croyez-vous vraiment cela ?" Marquis allait répondre mais soudain, il lève la tête et les mots restent coincés dans sa gorge. Marquis s'arrête, saisit le bras du cardinal et murmure d'une voix basse : "Silence !".

Un coup de sifflet aigu résonne à travers le château. "Qu'est-ce donc ?" Demande Richelieu, étonné du mouvement du curé Marquis. Mais le prêtre ne répond pas. Un second coup de sifflet s'ensuit. "Deux !" S'écria Marquis. En même temps, ses yeux brillent et il y a sur sa bouche comme un sourire de triomphe. "Mais encore une fois, qu'est-ce que cela signifie ?" Demande le cardinal avec impatience. "Silence ! Attendez !", dit Marquis. Et pour la troisième fois, un coup de sifflet retentit. Marquis élève ses deux mains jointes devant le crucifix avec des larmes dans les yeux. Richelieu commence à ressentir l'effroi et l'anxiété. Il ressent l'approche d'un péril mystérieux et inconnu. Un coup de feu retentit juste après le troisième coup de sifflet puis une immense clameur s'élève, un grand tumulte se déchaîne autour du château.





210. Qu'est-il arrivé entre-temps au pauvre moine dont avait pris soin, la mère Fint ? La nuit est tombée et tout est calme dans le château. Seuls les gardes font leur ronde, se protégeant de leur mieux dans leurs amples manteaux contre la pluie glaciale qui tombe désespérément. Alors que le vieil homme dort dans une petite pièce, la mère Fint et le grand Nicolas attendent le moment où le moine se réveillera. La mère Fint prépare une boisson fortifiante à base de vin du Jura fortement sucré et de plusieurs épices, pour son invité inattendu.

Puis elle entend un bruit venant dans la chambre. La mère Fint entre et voit le moine assis sur le bord du lit.

"Digne femme", dit-il, "C'est vous qui m'avez sauvé ?"

"J'ai fait ce que j'ai pu, mon bon père."

"Mais comment vous sentez-vous maintenant ?"

"Mieux. Beaucoup mieux, Je souffre beaucoup de mes meurtrissures, mais mes forces reviennent". Alors la vieille femme donne au moine le gobelet de la boisson miraculeuse qu'il vide d'un seul trait.

Le moine quitte le lit et marche avec la mère Fint dans la grande salle où elle lui offre une place au coin du feu.

"Pourquoi les soldats ont-ils attaqué deux moines seuls ?" Demande-t-elle.

"Je pense que ces hommes savaient que mon jeune frère et moi avions beaucoup d'or sur nous", répond le moine.

"Beaucoup d'or ?" Demande la vieille femme avec étonnement.

"Je suis le trésorier de l'Abbaye de Cuzeau et nous nous rendions au Prieuré de Vaux-les-Poligny où nous devions porter au prieur, une somme d'argent considérable."



211. "Aviez-vous eu une grosse somme d'argent sur vous ?",  
Demande la mère Fint.  
"Dix mille livres."  
"Dix mille livres !" bégaie la vieille femme, "et ils ont tout pris ?" "Heureusement, non. Quand les hommes m'ont attaqué, je me suis défendu de mon mieux. Cependant, je crois que les soldats pensaient que mon compagnon avait aussi de l'or sur lui. Quoi qu'il en soit, j'ai pu garder une partie de l'or de ma besace. Cependant, une grande partie est tombée dans l'herbe pendant le combat. Je crois même qu'au moins neuf dixièmes des pièces d'or ont dû être perdues.  
"On le trouvera, cet or ?"  
-"Sans doute. Celui qui passera par là demain fera une riche récolte..." "

-"Nous ne devrions pas attendre demain pour ramasser cet or, nous devons y aller cette nuit. " Propose la mère Fint.  
-"Mais par quel moyen sortir du château ?"  
-"Il y a une poterne (\*) à proximité."  
-"Mais elle est fermée sans doute ?"  
-"Oui, mais mon fils a la clef."  
-"Mais n'est-ce pas dangereux ? Si le gouverneur l'apprenait... "  
-"La nuit est noire et il pleut. Les sentinelles ne verront rien. "  
Après une longue conversation, le moine admet qu'il vaut mieux commencer dès maintenant. Nicolas, à qui l'on promet quelques pièces d'or, va participer à l'opération. La mère Fint, le moine et Nicolas quittent la cantine un peu plus tard. La vieille femme soutient le moine qui est encore chancelant. Nicolas porte la lanterne et les clefs. Un peu plus tard, ils s'arrêtent à la poterne dont la mère Fint a parlée.

(\*) Poterne : Une petite porte dérobée ouvrant dans le mur d'un rempart



212. Nicolas ouvre la grille de la poterne et va chercher une échelle. Il revient un peu plus tard. Il fait descendre l'échelle jusqu'à ce qu'elle touche le sol.

"Maintenant, bon père, expliquez à Nicolas ce qu'il doit faire," dit la mère Fint.

"Mon enfant, murmure le moine, si vous marchez tout droit devant vous, vous arriverez à l'endroit où l'attaque a eu lieu hier. Allez-y et cherchez les pièces d'or perdues; à force de chercher, vous les trouverez sans trop de difficultés.

Lorsque vos poches seront pleines et que vous ne trouverez plus rien, vous reviendrez."

Nicolas descend à l'échelle. Le moine et la vieille femme s'occupent de lui. Nicolas a franchi le fossé et on peut voir au loin la lueur pâle de la lanterne, éclairant sa marche en direction de l'endroit indiqué par le moine. Le moine est assis sur une marche d'escalier derrière la vieille femme.

Puis soudain, un coup de sifflet formidable retentit derrière la mère Fint. C'est le même coup de sifflet qu'a entendu le cardinal Richelieu.

Terrifiée, la mère Fint lève les yeux.

"Bon père, que faites-vous ?"

"Je fais, digne femme, la même chose que vous-même, j'attends le retour de votre fils."

"- Mais ce sifflement terrible ? - "Je n'ai rien entendu !" La vieille femme tremble de peur.

"C'est impossible, murmure-t-elle, "et je crois que...". Mais elle n'achève pas sa phrase. Un second coup de sifflet retentit, mais cette fois, de l'extérieur, en bas de la muraille.

"Mon père .... mon père, balbutia la vieille femme, cette fois, avez-vous entendu ce coup de sifflet ?"

"Je n'ai rien entendu, mon enfant."

"J'ai peur ... Il se passe des choses étranges ici." Puis un troisième coup de sifflet succède aux deux premiers.



213. Après le troisième coup de sifflet, la mère Fint est prise de panique. "Ah ! Nous sommes perdus ... fuyons !" Elle veut gravir les marches raides de l'escalier, mais le vieux moine l'arrête brusquement. Sa main saisit son bras comme un étau de fer. Les jambes de la malheureuse femme ploient sous elle et un instant plus tard elle tombe assise dans les escaliers. Puis un homme apparaît en haut de l'échelle.

C'est un montagnard que la mère Fint voit immédiatement. Derrière ce premier homme, elle en voit dix autres puis encore beaucoup d'autres. On voit briller les épées et les crosses des pistolets dans les ténèbres. Un par un, les hommes entrent par la petite porte. Ils passent devant le vieux moine qui crie toujours : "Passez, continuez à avancer !"

Puis soudain un cri retentit sur les remparts : "Aux armes !"

En même temps, on entend la détonation d'un mousquet. Immédiatement après, une clameur immense s'élève de toutes parts. Il est clair que le château était complètement entouré d'ennemis. Puis le moine libère le bras de la femme. Il arrache la barbe postiche de son visage et enlève son froc de moine et sa ceinture de corde. Il a un uniforme de soldat en dessous.

"Camarades !", crie-t-il. "En avant !" Puis il se tourne vers la vieille femme et dit : "Femme, rentrez chez vous tranquillement et ne craignez rien. Je vous donne ma parole qu'il ne sera fait aucun mal ni à vous ni à votre fils."

"Mais qui êtes-vous donc alors ?"

"Je suis le capitaine Lacuzon !" Puis le capitaine bondit dans l'escalier. Derrière lui, il entend la vieille femme qui s'écrie : "Vive Lacuzon ! Vivent les Cuanais (\*) !" !"

(\*) Les Cuanais = abréviation de Séquanais : les partisans Franc-comtois



214. Dans la chapelle, le cardinal et le prêtre sont toujours en face l'un de l'autre. Le cardinal est nerveux. Il demande au curé Marquis: - "Que se passe-t-il ?" – "Monseigneur, répond Marquis, il est fort possible qu'il ne vous reste plus que quelques minutes à vivre."

"Vous êtes insensé !" s'écrie le cardinal.

"Non, Monseigneur, car au moment où je vous parle, ce n'est pas le tout puissant premier ministre du roi Louis XIII qui commande le château de Bletterans."

"Et qui donc alors ?"

"C'est le capitaine Lacuzon !"

Le visage du cardinal devient menaçant.

"Lacuzon ici !", dit-il avec mépris. "Oh ! Malheur à lui !"

Le cardinal veut se diriger vers la porte, mais Marquis l'arrête.

"Malheur à vous plutôt, Monseigneur, dit-il calmement, restez avec

moi ou vous êtes perdu !"

"Perdu !", répète Richelieu, "Allons donc ! La garnison du château est nombreuse".

- "Qu'importe !" répond Marquis. - "Elle est vaillante, elle résistera et empêchera certainement qu'un groupe de paysans puisse pénétrer dans le château" Réplique le cardinal.

"On ne résiste pas à Lacuzon, Monseigneur."

Richelieu allait répondre.

Mais les clameurs sont maintenant si proches que les hommes ne peuvent plus se comprendre. Le cri de guerre des montagnards retentit à travers tout le château, "Lacuzon ! Lacuzon !"

Puis les portes de la chapelle s'ouvrent violemment. Les soldats des corps francs pénètrent à l'intérieur, guidés par Lacuzon.

"Enfin," s'écrie Lacuzon avec joie. Il s'élançait vers Marquis et prend ses mains dans les siennes.



215. Puis Lacuzon recule tout à coup en murmurant: "Le cardinal !" Il venait de voir Richelieu à côté du curé Marquis. C'est un instant suprême et tout le monde a l'impression que la vie du cardinal ne tient plus qu'à un fil. Marquis le comprenait bien et Richelieu le comprenait tout aussi bien. Cependant, le cardinal avait repris toute sa fierté et son calme. Bien qu'il fût complètement entouré de montagnards, l'épée à la main, il avait l'air aussi calme que s'il était au milieu de ses propres gardes en uniforme. Alors Marquis commence à parler : "Jean-Claude," dit-il d'une voix forte, "et vous tous, mes enfants ... vous m'avez sauvé ... Je savais que vous feriez votre devoir ... Maintenant écoutez bien ce que j'ai à vous dire. "

Marquis se retourne et étend sa main au-dessus de la tête de Richelieu. "Monseigneur, le cardinal de Richelieu, premier ministre de Louis XIII, roi de France, moi, Pierre Marquis (\*), pardonnez-moi au nom de l'armée de Franche-Comté dont je suis l'un des chefs, je donne ma parole de prêtre et de soldat que personne ne touchera à un seul de vos cheveux !" Un frémissement de surprise court dans les rangs des montagnards. "Mon père ! S'écrie Lacuzon, songez-vous bien à ce que vous dites ? Épargner Richelieu mais c'est éterniser la guerre ! Comment pouvez-vous dire ça ?" "J'étais au pouvoir du cardinal, répond Marquis. Il n'avait qu'un mot à dire pour faire tomber ma tête. Cependant, il n'a rien dit. Il m'a permis de vivre sans même mettre une seule condition "

(\*) Pierre Marquis : en réalité, Marquis, curé de Saint-Lupicin, qui a vraiment existé, se prénomait Claude et non Pierre.



216. "Nous ne pouvons condamner une personne qui a épargné ma vie, dit Marquis en se tournant vers Lacuzon, ce serait un déshonneur pour la province !"

"C'est vrai", répondit Lacuzon. Puis le prêtre se tourne à nouveau vers le cardinal.

- "Monseigneur, vous êtes libre", dit-il.

- "Quoi ?" S'exclame Richelieu. "Vous m'accordez la liberté sans conditions ?"

- "Oui, Monseigneur, il ne sera pas dit que nous aurons été vaincus par vous, dans une lutte de générosité." Le cardinal tend la main au prêtre.

"Vous êtes d'invincibles ennemis, murmura Richelieu. "Je ne l'avais jamais mieux compris qu'en ce moment".

"Monseigneur, reprit Marquis, je voudrais vous poser une question." "Quelle que soit cette question, j'y répondrai."

"Le gentilhomme au masque noir est-il encore dans le château ?"

"Non, il n'y est plus. Il est parti à la tombée de la nuit avec le comte de Guébriant."

Lacuzon fait un geste de colère.

- "Ah sire de Montaigu, nous nous reverrons au château de l'Aigle !" murmure-t-il.

- Quoi ? Demande vivement Marquis avec surprise, Antide de Montaigu ?"

"Est l'homme au masque noir", répond Lacuzon. "Magui le savait bien et Raoul ne se trompait pas !"

"Et tu as la preuve de ce que tu dis ?"

- "Oui, et j'ai entendu l'infâme traître parler au sire de Guébriant. Il voulait nous attirer dans un piège, Varroz et moi, et nous livrer ensuite aux Français afin d'en finir avec la résistance comtoise."

- "Le misérable ! murmura Marquis. – "Oui, bien misérable en effet !" répéta Richelieu. "La découverte du secret du masque noir dont le nom est Antide de Montaigu, est l'avantage le plus important que vous ayez remporté depuis le commencement de la guerre." Le seigneur de l'Aigle cesse d'être dangereux pour vous et je dois avouer qu'il était le seul homme sur qui nous comptions pour nous assurer de la possession de la Franche-Comté."



217. "Messires, dit Richelieu, l'hiver approche et la campagne est terminée. Et si j'ai quelque crédit auprès du roi Louis XIII, elle ne recommencera pas ! Nos troupes vont rentrer en France. Vous avez vaincu Richelieu ! Pour le faire, il fallait des hommes tels que vous !"

"Mais il nous reste maintenant un devoir terrible à remplir", dit Marquis. "Dans quelques jours, le traître Antide de Montaigu devra rendre compte de ses crimes au parlement de Dole et le château de l'Aigle disparaîtra."

"Et ce sera justice", ajoute Richelieu à ces mots. Garbas arrive en ce moment.

"Que se passe-t-il ?" Lui demande Lacuzon.

Les troupes françaises et suédoises se dirigent vers le château. Ils sont environ quinze mille hommes et ils sont divisés en trois troupes. "

Après ce mauvais message, le capitaine garde son calme.

"Bien ! répond-il, "où est Messire Raoul ?"

"Il occupe l'entrée principale du château. Il a divisé les postes et tout le monde est sur ses gardes."

"Bien. As-t-on fait des prisonniers ?

"Oui, capitaine."

"Y a-t-il encore des officiers importants parmi eux ?"

"Un seul, capitaine. Le marquis de Feuquières."

"Fais-le amener ici."

"- Monseigneur, je crains que les troupes qui viennent à votre aide, ne se soient trop précipitées", dit Lacuzon au cardinal.

"Que voulez-vous dire, capitaine ?"

- Je veux dire, Monseigneur, que vous êtes notre seul otage. Nous venons de vous donner votre liberté, mais nous allons maintenant devoir vous la retirer. Il faut que vous restiez notre prisonnier."

Marquis fait un geste, mais Lacuzon ne lui laisse pas le temps de parler.

"Mon père", s'écrie-t-il, Songez qu'une minute de faiblesse peut nous faire perdre cette bataille. Je réponds de la vie des cinq cents hommes qui nous accompagnent. Je donne ma parole d'honneur que rien n'arrivera au cardinal !"



Comment quitterons-nous Bletterans ?



218. Un peu plus tard, Garbas entre dans la chapelle avec le marquis de Feuquières.  
- "Monseigneur, dit Lacuzon, voulez-vous commander au marquis de Feuquières de faire camper autour du château, les troupes françaises dans la position où elles se trouvent en ce moment, à bonne distance du château ! Il est impératif que cet ordre soit donné avant que nous ne soyons attaqués."  
- "L'avez-vous entendu, général ?" Demande le cardinal.  
"Oui, Monseigneur."  
"Eh bien ! Allez et faites votre devoir, vous voyez bien que ce n'est pas moi qui commande ici !"  
"Général", dit Lacuzon, "voulez-vous bien revenir ici au château, après avoir accompli votre mission ?"  
"Je reviendrai", répond le Français.  
- "Pourquoi cela ? Demande Marquis après le départ de Monsieur de Feuquières. "Pourquoi fais-tu camper les troupes françaises autour du château au lieu de les renvoyer dans leurs quartiers ? Est-ce que nous ne partirons pas cette nuit ?"

"Non !" – "Pourquoi cela ?"  
"Je ne veux pas que notre retraite ait l'air d'une fuite. Nous quitterons Bletterans au grand jour et nos 500 hommes passeront triomphants au milieu des quinze mille Français qui leur présenteront les armes."  
"Mais n'est-ce pas courir au-devant du danger ?"  
"Il n'y a pas de danger".  
"Quel est ton projet ?"  
"Vous le saurez tous bientôt".  
Marquis n'insista pas.  
Alors le capitaine donne l'ordre de laisser le cardinal regagner son appartement pour se reposer. Lacuzon, Pied-de-Fer et Garbas gardent les trois entrées de la chapelle. Ils n'osent pas confier la garde d'un prisonnier aussi illustre à d'autres qu'à eux-mêmes. Les troupes françaises avaient obéi à l'ordre transmis par le marquis de Feuquières et celui-ci est revenu au château. La nuit est tranquille et on eût dit que le château de Bletterans n'avait pas changé de maître.



219. Enfin le jour est levé. Lacuzon se précipite vers les remparts, après avoir chargé Marche-à-Terre de veiller sur le cardinal à sa place. Les trois corps de l'armée ennemie ont dressé leurs tentes à quelques centaines de pas du château. Lacuzon regarde l'immense armée et pense à sa propre petite troupe. Comparé aux forces ennemies, les 500 montagnards sont une goutte d'eau dans la mer. Le capitaine sourit triomphalement.

Puis il retourne à la chapelle et frappe à la porte du cardinal. Celui-ci est engagé dans une conversation paisible avec le curé Marquis et M. de Feuquières.

- "Monseigneur, dit Lacuzon, le moment du départ est venu."

"Nous sommes désolés de devoir vous faire une proposition qui ne correspond pas à vos principes ni à nos principes, mais c'est

notre seul salut." - "Parlez, capitaine, je suivrai la loi du plus fort...Dura lex, sed lex (\*)."

"Nous devons vous utiliser comme bouclier durant notre retraite. L'armée française devra se ranger sur deux lignes depuis Bletterans jusqu'à Montmorot. Nous passerons au milieu de vos soldats, la tête haute et le cœur tranquille, parce que vous serez à l'avant-garde. Je marcherai à votre côté, votre bras sur le mien et aucun Français n'osera tirer son épée du fourreau." Le cardinal a pâli et ses narines frémissent décelant une terrible angoisse intérieure.

"Vous exigez beaucoup, capitaine !" Dit le cardinal.

"Dès que nous aurons franchi les dernières lignes de l'armée française, vous serez libre."

- "Qui m'en répond ?"

- "Ma parole, Monseigneur."

(\* ) Dura lex, sed lex : citation latine = La loi est dure mais c'est la loi.



220. Les ordres de Richelieu, ou plutôt ceux de Lacuzon, sont exécutés strictement. Les soldats se sont rangés côte à côte sur deux lignes et, en quelques heures, ils sont alignés à perte de vue de part et d'autre de la route jusqu'au-delà de l'horizon. Il y a eu beaucoup de grogne et de cris d'indignation dans les rangs de l'armée française quand les ordres de Lacuzon ont été connus, mais ils ne peuvent rien faire d'autre que d'obéir, parce que leur chef suprême, le cardinal Richelieu, est prisonnier.

La porte de la citadelle s'ouvre. La petite troupe de montagnards en sort : d'abord une avant-garde d'une centaine d'hommes dirigée par Raoul de Champ d'Hivers. Au premier plan, Garbas sonne du clairon sur lequel il joue des marches triomphales.

Trois cents hommes suivent l'avant-garde et au milieu marche entre Lacuzon et Marquis, le cardinal Richelieu. Les Français immobiles et silencieux, ont l'air morne et jettent sur les partisans, des regards chargés de haine. Parfois, certains soldats français ne peuvent plus se contrôler, des frémissements d'indignation agitent les rangs. Mais les officiers interviennent immédiatement et imposent silence. Aucun incident ne peut être toléré quand la vie du cardinal est en jeu.

Cent autres montagnards forment l'arrière-garde. Pendant ce temps, le défilé au pas cadencé des montagnards triomphants continue.

Garbas souffle sans relâche dans son clairon. Jamais il n'y eût défilé plus étrange.



221. Enfin les montagnards arrivent à l'endroit où se termine la double haie des troupes françaises. Richelieu s'arrête.  
 "Suis-je libre ?", Demande-t-il.  
 - "Bientôt, Monseigneur mais pas encore", répond Lacuzon.  
 "Nous ne pouvons pas prendre de risques."  
 Le capitaine ordonne à Marche-à-Terre de demander une cinquantaine de soldats à l'un des officiers français, qui pourront accompagner le cardinal au retour.  
 Ensuite, la troupe se remet en marche. Après une demi-heure, la troupe arrive aux portes de Lons-le-Saunier. Lacuzon ne veut pas traverser la ville. Il fait tourner à droite et bientôt ils atteignent l'entrée des gorges de Revigny.

Lacuzon s'arrête.  
 il dit : "Vous êtes libre, Monseigneur et voici votre escorte qui vous attend." - Monseigneur, ajoute Marquis aux paroles de Lacuzon.  
 "Permettez-moi d'espérer que je nous ne nous reverrons jamais !"  
 "Qui sait ?" Murmura Lacuzon.  
 Lacuzon et Marquis font ensuite un salut respectueux au cardinal. Celui-ci répond à la salutation par un signe de tête. Puis il se retourne et rejoint les cinquante soldats qui l'attendent.  
 "Vive la Comté ! Crie un homme de la troupe de Lacuzon. Tous les autres crient d'une voix unanime dès que le cardinal fut hors de vue. Puis ils se remettent en marche rapidement dans la direction des premiers plateaux du Jura. Lacuzon n'a jamais connu une victoire aussi glorieuse.